

Pratiques et représentations de langues au sein de familles arabophones récemment établies dans la région de Tizi-Ouzou

Chérif Sini

Université M. Mammeri Tizi-Ouzou

Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle

Oran - Algérie

Introduction :

L'arabe des six familles, approchées dans le cadre des recherches en cours sur les pratiques et les transmissions intrafamiliales des langues dans l'espace social de la région de Tizi-Ouzou, n'est pas celui de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. ⁽¹⁾ Les membres parentaux de ces dernières précisent leur provenance respective de Oued Essouf, d'Adrar, de Sour El Ghouzlane, de Laghouat, de Chlef et de... Palestine. Leur établissement dans la région de Tizi-Ouzou, en qualité de travailleurs dépendant du Ministère de l'Education nationale ou de celui des Affaires religieuses, date des années 1970. ⁽²⁾ Leurs enfants pratiquent le kabyle de l'agglomération où ils vivent et ne donnent pas de signes extérieurs relatifs à la langue de leurs parents. L'objet de la présente étude consiste, d'un côté, à décrire leur pratique des langues au sein de leur famille respective et, de l'autre, à saisir les

1. En association le Crasc d'Oran.

2. Il faut donc les distinguer de celles des groupes arabophones installés le long de la vallée de Amroua (R. Kahlouche, 1999) et de celles venues durant les années 1990-2000 fuyant les massacres perpétrés contre des populations civiles.

représentations qu'ils se font de ce qu'ils considèrent être leur (s) langue (s) mais aussi et surtout celle de leur environnement social : le kabyle. Numériquement minoritaire dans l'ensemble kabyle, ces familles, du fait qu'elles pratiquent la langue majoritaire⁽¹⁾ dans l'ensemble national et dont elles sont conscientes puisqu'elles en parlent souvent pour se démarquer justement de la kabylophonie, tendent-elles à se reproduire en matière de pratique familiale de la langue ou plutôt subissent-elles l'effet de l'environnement kabylophone et donc kabylisant d'un point de vue *in vivo* ? La réponse n'est pas si tranchée en dépit de la taille réduite de l'étendue du champ d'observation que constituent ces six familles.

I- Accéder à l'intimité familiale

Inscrit dans une perspective microsociolinguistique, je me propose d'observer les pratiques de langues au sein de ces six familles et de recueillir les mises en mots qu'on en fait, en m'appuyant sur les principes de la linguistique de la production du sens : la praxématique. Ce qui justifie la prise en considération, aussi bien dans l'observation empirique que dans la conduite d'échanges verbaux autour des langues en Algérie, en général, et dans leur cas en particulier, des spécificités de chaque famille (niveau d'études des enfants, type de musique écoutée, club de foot-ball supporté...), de son "histoire", de son lien avec la famille restée là-bas, de son projet de retour ou pas, de ses relations avec leurs voisins kabylophones, etc.. L'entreprise consiste, en fait, tout simplement à connaître ces familles du côté langue (s), pour paraphraser L. -J. Calvet (1994) qui, définissant la sociolinguistique urbaine, affirme que celle-ci décrit la communauté sociale urbaine à travers ses langues. Et toute la difficulté réside dans l'accès à cette connaissance : l'intimité de ces familles. Pratiques et représentations de langues sont ici pour moi liées avec

1. Bien que minorée par la politique d'arabisation.

chacune de ces familles et prétendre chercher à connaître l'une sans l'autre procède de l'inopérante logique interniste excluant les éléments externes de l'étude des éléments internes de la langue.

J'ai commencé à "fréquenter" ces familles à l'occasion d'un exercice initiant des étudiants à l'enquête sociolinguistique durant l'année universitaire 2003-2004. Parmi ces étudiants, il y avait deux dont les parents, arabophones, ont immigré durant les années 1970 dans la région de Tizi-Ouzou, en tant qu'instituteurs. La particularité de leur situation a attiré mon attention. C'est pourquoi j'ai cultivé des relations de proximité d'abord avec ces étudiants puis, par leur intermédiaire, avec leurs familles respectives qui m'ont présenté à d'autres familles avec qui il fallait nourrir une relation amicale et surmonter les difficultés de communications liées essentiellement à ce qui est communément appelé le Printemps noir (2001) : quatre d'entre-elles ont accepté de collaborer. Ma stratégie d'enquête est donc une version un peu particulière du réseau social préconisé par les éthonométhodologues de l'école sociologique de Chicago.

L'observation des pratiques des langues et l'étude des représentations qu'en on fait au sein de ces familles est (dis) continue, puisqu'elle se fait selon les occasions et s'étale sur plusieurs années : elle est encore en cours. L'avantage d'observer ainsi, c'est à dire sans délai donc sans urgence, est que la relation avec les membres de chacune des familles m'a offert jusqu'ici l'opportunité d'observer la pratique des langues au sein de ces familles et les représentations qu'on y fait d'angles différents et complémentaires, me souscrivant ainsi à la démarche méthodologique que défend L. J. Calvet (2002).

Certains y verront une subjectivité dans le fait d'enquêter auprès de personnes avec qui je noue des relations d'amitié. D'autres soulèveront la question déontologique : enquêter sur/auprès des amis... Je ne sais pas si le fait que ces familles sachent que je compare leurs façons de pratiquer et de (perce) voir les langues de leur environnement social avec celles des familles kabylophones est suffisant pour

remettre du respect et de l'honnêteté dans ma relation avec elles. Je ne sais pas aussi si le fait de prendre du temps et de comparer entre les façons de se conduire selon les aléas des circonstances, n'est pas de nature à me rapprocher un peu plus de la réalité complexe et fluctuante : au fur et à mesure des rencontres, la confiance puis l'amitié, en s'installant, laissent libre cours à la communication et font voir en même temps des pratiques langagières généralement contrôlées au cours d'entretiens centrés. En tout état de cause, je ne suis pas sans savoir les risques d'erreurs méthodologiques relevant du subjectif dans la démarche adoptée. Plutôt que de prétendre neutraliser ou contourner cette subjectivité, j'ai choisi de l'assumer et de la prendre en considération dans les analyses et les interprétations des conduites observées et des catégorisations épilinguistiques recueillies. C'est pourquoi je situe les résultats que je présente ci-après plus dans l'observation empirique que dans un protocole d'enquête systématique à objectif fixé à l'avance : la dynamique sociolangagière que je m'efforce de comprendre est trop fluctuante pour prétendre la saisir de l'extérieur ou uniquement à travers ce qu'en disent certains membres de ces familles. En effet, je me fonde essentiellement sur les notes prises et décrivant tels comportements, telles réactions ou interrogeant la façon de parler à la maison entre parents, avec les enfants ou les parents et entre frères et sœurs, la manière de parler avec les voisins à la maison ou chez ces derniers et dans la vie publique en général...

Inutile de signaler les différentes difficultés qui n'ont pas été systématiquement surmontées pour diverses raisons. Cependant, il est impératif de préciser l'importance du temps, de la patience et surtout de la communication via des intermédiaires pour asseoir une confiance durable dans la relation avec ces familles : se laisser approcher par un inconnu particulièrement en ces temps durs que connaît le pays n'est concevable pour personne, et cela même si celui-ci est introduit par des amis et voisins qui le fréquentent dans le même cadre. Aussi, le refus catégorique des familles sollicitées

pour le même motif est à mettre au compte de la peur de l'Autre plus qu'en d'autres circonstances. Et à l'inverse, l'accord de participer au travail de comparaison (puisque c'est ainsi que leur a été présenté l'objet du projet) entre les pratiques langagières de ces familles d'avec celles de leurs voisines kabylophones du courage qui, au fur et à mesure des entrevues, devient spontanéité, générosité et complicité rappelant avec force nos promiscuités culturelles malgré nos différences linguistiques.

II- Les six familles

Quatre des six pères de famille sont des instituteurs en retraite et deux des imams toujours en activité. Leurs épouses sont toutes des femmes au foyer. Seule Sabiha, ⁽¹⁾ épouse de Mounir fils de Saïd -retraité de l'Education nationale, travaille comme secrétaire de direction dans un établissement public. Maman de deux garçons (Radouane et Raouf, âgés respectivement de 12 et 10 ans) et d'une fille-Lyna- de 7 ans, elle a vécu à Sour El Ghouzlane jusqu'à 22 ans avant que sa tante Halima, épouse de Saïd qui est donc le grand-père de ses enfants, ne la fasse venir comme belle-fille. Elle vit avec ses beaux-parents et un beau-frère, Younès, sur le point de se marier avec Houria, une kabylophone. C'est la famille 1.

Palestinien, Loqman vit avec sa femme, Faïrouze, ses jumelles (Hinde et Sabah) et ses deux garçons Mounaïm et Ryadh. Les deux filles sont des étudiantes en post-graduation respectivement en sciences de gestion et en informatique. Les deux frères dirigent avec leur père l'entreprise familiale. C'est la famille 2.

La famille 3 est originaire de Chlef. Elle est composée de Hicham le père, de Zoulikha, la mère, de Rafik, enseignant de français en partance pour la Belgique, de Samia, infirmière, de Mouloud, en-

1. Les prénoms sont fictifs.

Pratiques et représentations de langues au sein de familles arabophones...

seignant dans un collège et de Adnane, étudiant en anglais à l'université de Tizi-Ouzou.

Hamdane, époux de Chériffa, est le père de la famille 4, venue de Laghouat. Celle-ci est composée de trois enfants dont l'aîné (Sofiane licencié de français) est parti poursuivre des études en France : Saliha et Mounia sont étudiantes respectivement en 6^{ème} et 3^{ème} année de médecine à l'université de Tizi-Ouzou.

Farid et Karim sont les deux imams et pères respectifs des familles 5 et 6. Le premier, mari de Souhila, a cinq enfants dont l'âge varie entre 16 et 36 ans : Madjid, mécanicien, Lamia (mariée à un cousin, elle vit à Oued Essouf dont sont originaires ses parents), Samiha et Djabir (sans profession) et Foued, étudiant. La femme du second (Karim, d'Adrar) est Ouazna. Leurs cinq enfants sont : Samir, sur le point de se marier avec une cousine à faire venir d'Adrar, est vendeur dans une boutique de vêtements pour enfants dans la ville de Tizi-Ouzou ; Athmane et Fériel sont sans emploi ; Amira et Mahmoud sont respectivement étudiants post-graduant en lettres arabes et en informatique.

Les pères des familles 1, 2 et 5 sont venus avec leurs épouses dans la région de Tizi-Ouzou où naissent leurs enfants. Les autres, arrivés célibataires, ont fait venir après quelques années leurs femmes respectives de leur patelin. Ils affirment rendre visite régulièrement à leurs proches durant les occasions de fêtes religieuses ou de célébrations conjugales malgré les difficultés sécuritaires. Souvent, ils déplorent que cette régularité ne soit pas aussi observée par leurs enfants qui, selon eux, chercheraient « à s'imposer ici ⁽¹⁾ » (Hicham) ou « à partir en France ou au Canada comme leurs camarades du quartier » (Hamdane)...

1. Les paroles citées des parents sont une traduction de l'arabe.

III- Des parents exclusivement arabophones ?

Aussi bien au niveau déclaratif que comportemental, les parents (qu'on pourrait considérer pour l'échantillon retenu, constituer la première génération de migrants) ne pratiquent que l'arabe, quotidien ou natif pour les membres de sexe féminin et à la fois scolaire ou coranique et quotidien pour ceux de sexe masculin. Cette distribution est corollaire des fonctions occupées par ces parents. De par leur travail d'instituteurs, les quatre pères de familles Saïd, Loqman, Hamadane et Hicham pratiquent l'arabe scolaire en plus de celui du Coran. Imams, Farid et Karim ont pour habitude de réciter en arabe coranique et d'expliquer en arabe de tous les jours, c'est-à-dire en utilisant des mots qu'ils considèrent connus des fidèles, majoritairement kabyles de langue première (je reviendrai sur la langue de leurs prêches). Leurs épouses pratiquent l'arabe quotidien.

Lors de mes premières entrevues avec eux, j'ai intentionnellement fait de ne parler qu'en arabe. Mon accent kabyle et le recours souvent à ce qui me reste de mon arabe scolaire semblent leur faire si plaisir qu'ils paraissent s'amuser en m'abordant avec mon propre accent tantôt me rappelant nos différences tantôt m'exprimant une certaine complicité. Plus tard et mesurant les limites de cette complicité, je me livre avec eux à un jeu dans lequel je glisse des mots et parfois des phrases en kabyle, les invitant discrètement à s'exprimer dans ma langue. Mes quelques actualisations en kabyle à vocation interrogative donc incitative n'ont reçu de répliques "en kabyle" que de la part de Loqman, le palestinien, dont l'épouse a pris l'habitude de demander des nouvelles en usant de formules figées connues chez les femmes kabyles d'âge avancé et qui indiquent en même temps sa fréquentation de certaines d'entre-elles. L'attitude des autres parents se révélera au cours des échanges sur des sujets engageant nos subjectivités, comme la gestion gouvernementale en matière des langues et la revendication amazighe, moins comme

un choix qu'une habitude bien qu'ils admettent percevoir, au début de leur arrivée ici, la pratique du kabyle au détriment de leur statut et de leur mission : instruire à l'école et répandre la parole divine à la mosquée, en arabe. Bien qu'ils insistent, chacun à sa manière, sur les impératifs de leur métier les faisant adopter cette démarche pour faire ressentir à leurs élèves et fidèles la nécessité d'apprendre l'arabe, il est difficile de ne pas y voir au moins l'instrumentalisation de ces impératifs impulsée par la tentation dominatrice sociale et politique. Dans leurs mises en mots relatives à cette période et à cette attitude, il y a presque un désir d'être important aux yeux de ceux qu'« on voyait comme des lions avec tout ce qu'on disait à propos de ce qu'ils ont fait subir au colonisateur durant la Révolution » (Saïd). Ce qui autorise la lecture dans cette comparaison d'une certaine idée dominatrice à l'image de la période coloniale, à la différence qu'ici il est recherché une admiration de soi par autrui à travers son métier et plus particulièrement à travers la langue de ce métier. L'exclusivité de l'arabe dans les conversations aussi bien avec les élèves en dehors de l'école (envoyer un pour effectuer de petits achats dans l'épicerie du village ou du quartier, le charger d'un message à remettre à un collègue ...) qu'avec les parents d'élèves, d'abord, et des voisins, ensuite, et qu'il convient de situer, d'un côté, dans la politique d'arabisation systématique et, de l'autre, dans le comportement des locuteurs kabyles de cette période à l'image de ceux de langues minorées consistant à se mettre à la langue du dominant, a fait qu'on a pris l'habitude de ne s'adresser à l'instituteur qu'en arabe même depuis que la langue amazighe est admise comme « également nationale ». Beaucoup de défenseurs de l'amazighité se découvrent, en effet, cette tendance à s'efforcer à parler aujourd'hui encore à leurs anciens instituteurs en arabe même s'ils savent que ces derniers comprennent parfaitement le kabyle...

Ceux-ci, Loqman excepté, semblent, d'un côté, s'accommoder avec cet état d'esprit leur épargnant l'effort d'apprendre le kabyle, mais, de l'autre, s'en plaignent car ils y voient surtout l'entretien (volon-

taire ?) d'une certaine discrimination visant leur maintien en tant qu'étrangers. Cela paraît, selon leurs dires, devenir un dilemme depuis les premières manifestations revendicatives des droits culturels et identitaires dans la région. Se mettre à apprendre ou, pour être plus précis, à pratiquer le kabyle leur semblait, d'un côté, contraire aussi bien au besoin de ce qu'ils considèrent être leur mission (répandre en arabe l'instruction publique et la parole divine) qu'au maintien de leur langue dont le statut social est privilégié par la politique d'arabisation de l'époque mais, de l'autre côté, nécessaire pour éviter de représenter la cible des militants du MCB ⁽¹⁾ que Hicham, par exemple, « regrette sincèrement de les avoir pris comme remontés contre les Arabes alors qu'ils ne nous ont jamais inquiétés ». Facilité par le fait que les voisins kabylophones leur parlent en arabe, ils se disent aujourd'hui piégés bien qu'ils reconnaissent qu'eux aussi se refusaient, inconsciemment, à l'idée de pratiquer le kabyle. Cette espèce de regret qu'ils mettent en mots, ne les a pourtant pas fait adopter l'attitude qui les aurait conduits à pratiquer le kabyle et ce malgré les acquis sociaux et politiques de la revendication amazighe portée essentiellement par la région ! Locuteurs passifs du kabyle, puisqu'ils répliquent en arabe et sans trop de difficulté à mes tours de parole en kabyle, ils se positionnent en fait comme « la génération intermédiaire », pour reprendre les propos de Saïd qui, selon ses dires, paraît être en rupture avec sa tradition familiale monolingue, tout en réservant la première place à l'arabe : l'arrivée imminente de Houria, kabylophone, dans son foyer en qualité d'épouse de Younès, son second fils, serait-elle pour quelque chose ? S'il est vrai que l'actualisation adjectivale renouvelée à plusieurs occasions dans l'expression « génération intermédiaire » indique ce choix de s'adapter au bilinguisme arabe-kabyle, n'est-il pas surtout vrai d'y entrevoir le début d'un processus menant à la

1. Mouvement culturel berbère, lancé par les animateurs du Printemps 1980.

Pratiques et représentations de langues au sein de familles arabophones...

“kabylisation”⁽¹⁾ si l’on admet que ce qui est “intermédiaire” sert de passage d’un état à un autre ? A voir les performances en kabyle des enfants de Saïd et surtout celles de ses petits-enfants (Raouf, Radouane et Lyna), je suis tenté de répondre affirmativement, à condition que la revalorisation sociale enclenchée en faveur du kabyle se poursuive au moins au rythme actuel. Cependant, il est difficile de généraliser cette hypothèse aux autres familles. Bien qu’à l’instar de ceux de Saïd, les enfants des autres familles sont tous nés et ont grandi ici, “la politique linguistique intrafamiliale” est similaires à celle de nombres de parents kabylophones évoluant en milieu arabophone et interdisant la pratique en famille de l’arabe. Apparemment, on en fait un principe mais sans signifier aux enfants, du moins selon ce que je crois connaître de ces familles, la moindre opposition à fréquenter, par exemple, des filles ou des garçons kabylophones en vue de fonder un foyer... Et même les rappels à l’ordre lancés implicitement quand ces derniers échangent au téléphone alternant l’arabe et le kabyle sont contournés : suspendu à son téléphone portable, le concerné quitte le lieu pour finir sa conversation dans le balcon ou carrément dehors... En revanche, jamais je n’ai entendu le moindre échange en kabyle entre les parents et les enfants ou entre les enfants à la maison.

A la maison, l’arabe est donc la seule langue des interactions intra-familiales et le choix (souhaité par les parents mais pas toujours partagé par les enfants) de faire venir du patelin d’origine des épouses aux enfants, constituant la seconde génération, plutôt que de choisir parmi celles qui sont nées et ayant grandi ici, dans cet univers kabylophone, maintiendra cette situation bien que les parents

1. A défaut de mieux car ce mot ne convient pas à la réalité des faits en devenir et pourrait faire croire que ce qui ne sont pas kabyles le deviendraient alors qu’en réalité ce sont les nouvelles générations qui, grandissant dans cet espace familial arabophone et social kabylophone, opteraient pour le kabyle du fait de leur installation définitive ici et de la revalorisation du kabyle sans pour autant perdre l’arabe au moins en raison de son statut sociopolitique et socioéconomique actuel...

se défendent d'une telle stratégie en opposant à ma remarque, très mal reçue, l'argument d'une tradition que « vous aussi les Kabyles vous observez puisque vous exigez de vous enfants d'épouser des filles de votre famille parce que c'est plus sûr » (Karim, père de Foued qui est sur le point de faire venir sa femme d'Adrar). Il est donc difficile de tirer une conclusion : la langue n'étant qu'un parmi d'autres éléments à la base de ces choix. Par contre, il est théoriquement évident que la transmission familiale de l'arabe sera affaiblie dans le cas de mamans kabylophones avec tout ce que cela implique comme possibilités d'exposition précoce au kabyle que renforceront les relations avec les oncles et surtout leurs enfants kabylophones.

Même à l'extérieur, ces parents parlent en arabe avec leurs voisins et amis, les commerçants chez qui ils ont l'habitude de faire les courses... Et, ainsi que je l'ai déjà souligné, lorsqu'on s'adresse à eux en kabyle, ils répondent en arabe prouvant qu'ils comprennent le kabyle. Toutefois, ce comportement ne leur réussit pas toujours. Lors du jour du marché hebdomadaire, il est arrivé des moments où, Saïd et Hamdane particulièrement, sont tombés, chacun dans sa localité, sur des commerçants ambulants qui leur ont durement reproché leur « choix de refuser de parler en kabyle », selon les dires de Saïd. Bien que Hamdane qualifie cela « d'incidents rares », il les souligne à plusieurs reprises en insistant à chaque fois sur la jeunesse de leurs auteurs et leur récente apparition comme s'il entrevoit les prémisses d'une généralisation progressive. Chériffa, épouse de Hamdane justement, semble éprouver le même sentiment. Ses mises en mots comporte une certaine nostalgie des relations qu'elle avait avec des voisins instituteurs (kabyles) retraités repartis au village et laissant leurs appartements à leurs enfants et épouses avec qui « le courant passe mal ». Selon elle, ces derniers « ne comprennent pas pourquoi nous tenons à notre langue ». Le reproche doit être similaire à celui émis par ces commerçants qui est, en réalité, connu de beaucoup pour qui vivre dans l'espace kabyle exige la pratique du kabyle malgré la courtoisie les mettant à parler

en arabe à un locuteur arabophone venu d'ailleurs. Cette hypothèse est d'autant plus soutenable que les jeunes voisins de Chériffa lui apportent la preuve de leur entente avec les enfants de cette dernière qui, faut-il le préciser, parlent le kabyle ainsi que l'affirme leur mère pour se défendre justement de toute discrimination à l'égard du kabyle. Le fait que sa jeune voisine, ayant fait l'école algérienne et donc maîtrisant l'arabe, lui parle exclusivement en kabyle relève pour elle, qui, dit-elle, lui répond en arabe, de « manque de bon voisinage puisqu'elle sait bien que je ne connais pas le kabyle car depuis que je suis arrivée mes voisines me parlent en arabe sans problème ». Il y a donc problème, maintenant. L'incertitude est dans la façon de le gérer à défaut de le résoudre : se mettre au kabyle de la voisine en espérant l'entendre aussi en arabe ou résister et laisser ses enfants choisir selon qu'ils repartent au pays, qu'ils partent ailleurs (comme Rafik) ou qu'ils s'installent définitivement ici ? Bien qu'elle tienne à « la langue de ses parents », elle ne voit pas d'inconvénients à ce que ces enfants se lient des relations durables avec des Kabyles à l'instar de Saliha qui, bientôt diplômée de médecine, fréquente un médecin kabylophone depuis quelques années.

Ce n'est donc pas seulement une diversité d'opinions ou de comportements de ces parents que doit retenir l'observation pour être empirique. S'il est évident que l'évolution des opinions que ces parents se font du rapport entre l'arabe et le kabyle semble provenir, d'une part, des pressions culturalistes dans l'espace social kabyle et, d'autre part, des discours et mesures institutionnelles légitimant le kabyle, elle découle aussi de l'engagement de certains des enfants dans des relations sociales sérieuses et que les mamans semblent encourager si l'on croit Saliha, Amira et Mahmoud. En tous les cas, cette évolution ressort clairement de la comparaison entre les discours tenus à deux, trois années ou plus d'intervalle et même entre certains comportements de ces parents qui paraissent de moins en moins rigides mais plutôt contraints à trouver des compromis pour sauvegarder la pratique exclusive de leur langue à la maison sans

pour autant priver leurs enfants de choisir de « s'enraciner ici, l'essentiel est qu'ils ne perdent pas leur vraie langue qui est l'arabe » (Karim). Elle est encore particulièrement significative chez les deux Imams Farid et Karim qui n'hésitent plus, aujourd'hui, à passer au kabyle dans leurs prêches autrefois prononcés exclusivement en arabe. Cela a commencé, selon eux, depuis les années quatre-vingts qui, faut-il le rappeler, marquent le début de la revendication en faveur de la réhabilitation culturelle, sociale et politique de l'amazighité. Les acquis de cette revendication, notamment la promotion de l'amazigh au statut de langue « également nationale » en 2002, les ont conduits à adopter le kabyle pour expliquer, tout en maintenant l'arabe comme langue de leurs prêches. Leur argument explicite réside dans la diffusion au moins d'une version kabyle écrite du Coran. Ce qui les positionne dans une stratégie communicative socialement porteuse mais ne cachant pas justement leur souci de se voir petit à petit concurrencés par d'autres acteurs religieux activant surtout en kabyle. Leur passage au kabyle me paraît être donc un choix discrètement dicté par cette nouvelle donne qu'il faut se garder de toute généralisation : mon échantillon est trop lion d'être représentatif de la réalité sociale de la région de Tizi-Ouzou et les études relatives aux activités religieuses dans cet espace social sont à venir. Prudence donc pour ne pas traduire une hypothèse en conclusion sans avoir les moyens aussi bien heuristiques que démonstratifs de ce passage.

IV- Le bilinguisme des enfants et des petits-enfants

Sans exception, les enfants et les petits enfants pratiquent aussi bien l'arabe que le kabyle. Selon qu'ils sont à la maison ou dehors avec un interlocuteur kabyle, ils passent de l'arabe au kabyle. Entre eux (frères et / ou sœurs), que ce soit à la maison ou dehors, ils échangent en arabe.

Pratiques et représentations de langues au sein de familles arabophones...

Bien que simultanément, leurs parents veillant à ce que seul l'arabe soit pratiqué en famille, leur bilinguisme semble devenir équilibré ou additif. À partir de « l'âge de jouer sur le seuil de la demeure » (Saïd), ils ont été au contact de leurs voisins et amis petits kabylophones. L'habitude des parents de ces derniers à leur parler en arabe ne les a pas empêchés d'acquérir le kabyle de leurs camarades du quartier si bien qu'aujourd'hui ils le pratiquent à la manière des natifs que seule une attention particulière à leur façon d'articuler ou d'opérer certaines combinaisons syntaxiques ou encore de choisir certain vocabulaire rend compte de leur état de bilingue ayant pour langue première l'arabe. De prime abord, rien ne les distingue des autres... kabylophones surtout lorsqu'on exerce le métier de vendeur dans une boutique d'articles pour enfants (Samir) ou comme mécanicien (Madjid) dans un garage pour automobile dans une petite ville côtière. Les clients (particulièrement lorsqu'on est en dehors de la ville de Tizi-Ouzou) savent qu'ils sont arabophones et échangent avec eux parfois en arabe sans toutefois, selon les dires de Madjid et de Samir, que la langue ne devienne un sujet de focalisation excepté lors des discussions et autres spéculations mondaines entre amis autour d'un café ou d'un thé et à propos des difficultés que connaît le pays. Selon Madjid et Samir, durant ces échanges, liées essentiellement à l'assassinat de Matoub Lounès (juin 1998) et surtout aux événements tragiques du printemps 2001, leurs vis-à-vis et amis kabylophones semblent vouloir les « travailler » pour les rallier à « la cause » : « le plus intelligent est Sofiane. Il est politisé. Il veut me convaincre que je ne suis pas arabe puisque selon lui les Algériens sont tous des Amazighs et que le fait que l'État veut les arabiser prouve qu'ils ne sont pas arabes. Pour lui, le fait que je parle arabe ou que mes parents sont de Oued Essouf ne prouve pas mon arabité. Pour lui, ma famille comme beaucoup d'autres familles algériennes ont été arabisées par la force, ce qui veut dire qu'elles sont d'origine amazighe » (Madjid). Ce travail de « sensibilisation », pour reprendre Samir, va jusqu'à leur rendre visite à domicile pour les soutenir

durant les émeutes d'avril 2001. Cette espèce d'assistance paraît être perçue positivement même par certains parents (Karim, Hamedane et surtout Saïd) qui y voient une lucidité devant le dangereux drapage de l'époque au vu des confusions meurtrières. En tout cas, ces derniers n'hésitent pas à souligner que ce qui s'est passé pendant cette période relève d'un conflit non pas entre deux communautés, bien que différentes en matière de langue revendiquée comme étant celle de leur identité ethnique, mais entre une communauté qui se bat pour survivre à un choix politique programmant son absorption et les acteurs promoteurs de cette politique. Voilà qui me semble expliquer leur tendance à légitimer « le mouvement » (Hamedane) et même leur collaboration à mon projet : il se dégage de leur discours épilinguistique une espèce de démocratie d'opinion faisant qu'en même temps qu'ils veillent au maintien intrafamilial de l'arabe, ils admettent qu'en terrain kabyle, il est évident que la kabylophonie soit protégée et pleinement pratiquée. Et l'émergence de l'incohérence entre leur propre comportement sociolangagier jusqu'ici et la légitimation actuelle des droits linguistiques des kabylophones ne peut être comprise, à mon avis, en dehors de l'évolution globale de l'attitude des pouvoirs publics à l'égard de l'amazighité. Sans que cela soit explicitement formulé, il y a une distribution "territoriale" des deux langues, l'arabe étant exclusivement celle de la maison. Ce que les enfants semblent adopter puisque, ainsi que je l'ai souligné, jamais je ne les entendu échanger à la maison entre eux en kabyle. Par contre, les étudiants d'entre eux affirment que très peu de leurs camarades étudiants kabyles d'autres localités savent qu'ils n'ont pas pour langue première le kabyle. Et comme s'il est recherché la sauvegarde de ce "secret", les soeurs Hind et Sabah tout comme Mounia et Saliha affirment échanger entre elles en kabyle alterné avec le français ou l'arabe à la manière des autres étudiants et en présence d'autres étudiants « dont d'ailleurs on n'est pas toujours sûr qu'ils sont kabyles » (Saliha). Cependant, une fois en chambre ou seules, les habitudes de la maison reprennent le dessus

Pratiques et représentations de langues au sein de familles arabophones...

avec la prédominance du français lorsque l'objet de la conversation est lié aux études poursuivies.

Pourtant, les signes de fidélité culturelle et linguistique sont palpables dès qu'ils sont abordés avec eux des sujets de jeunesse comme le sport, la chanson... En effet, tous citent des chanteurs de terroir qu'ils disent "connaître" par cœur « à force d'écouter les disques que nous passait mon père » (Adnane). A l'exception de Hind, Sabah, Mounaïm et Ryadh, tous citent surtout des chanteurs de la musique Raï. Seul Mounir affirme écouter « du kabyle » en compagnie de sa future épouse Houria qui est kabylophones. Idem pour le sport : aucun d'entre eux ne cite comme favori le club phare kabyle, la JSK, malgré l'admiration qu'ils éprouvent à son sujet en raison de ses succès surtout africains. En revanche, Samir, Mounaïm, Athmane et Rafik se déclarent émerveillés par les longs métrages en kabyle, *La montagne de Baya et Si Mohand ou Mhand*. Leur admiration pour les spectacles de Mohamed Fellag "en kabyle" va parfois jusqu'à en réciter des pans entiers comme pour prouver leur sentiment.

La fidélité à leur langue ressort particulièrement lorsque je m'adresse en kabyle aux étudiants d'entre- eux sur le campus, en ville ou ailleurs... loin de chez eux. Selon qu'on se rencontre seuls, c'est-à-dire avec un ou plus d'un d'entre eux, ou en présence d'autres kabylophones, en ma compagnie ou en la leur, ils m'abordent en arabe ou en kabyle. Cette tendance à paraître, c'est-à-dire à se montrer comme les autres... kabylophones, est totalement absente chez les autres, ceux qui ne sont pas étudiants. Je dis bien tendance car en présence exclusive d'étudiants pratiquant un arabe à l'accent tizi-ouzouéen, ils échangent en arabe. Il faut cependant nuancer cette tendance puisque cela semble dépendre parfois des lieux des échanges et souvent de la nature de ces derniers : en public ou en "tête à tête". Quant aux autres, là aussi cela paraît différer selon qu'on est en activité ou "au chaumage". En effet, les premiers disent répondre le plus souvent selon la langue de ceux qui les abordent et lorsque

ce sont eux qui doivent initier la conversation, Madjid déclare opter pour le kabyle justifiant cela par le fait que dans “ sa ” petite localité côtière, l’usage du kabyle est exclusif, alors que Samir- vendeur dans une boutique d’articles pour enfants dans la ville de Tizi-Ouzou, « tâtonne pour savoir la langue du client » en commençant parfois en arabe parfois en kabyle... Le témoignage de Samir au sujet du choix de la langue à opérer lorsque c’est à lui d’aborder un inconnu dans la ville de Tizi-Ouzou, montre une évolution globalement en faveur du kabyle. Celle-ci est en réalité à nuancer si on tient compte aussi bien des dires de Samir que de mes propres observations (Sini, 2007) : lors des mobilisations populaires pour l’amazighité, le kabyle s’impose et l’arabe (surtout tizi-ouzouéen, s’entend) recule si bien que même les arabophones se mettent au kabyle dont la progression diminue quelques mois après ces mobilisations à répétition : 1980, 1990, 1994/95, 1998 et 2001. Evidemment, cela concerne essentiellement le centre-ville et pourrait paraître caricatural en ce concerne les autres quartiers où le kabyle domine largement avec toutefois des zones d’interactions.

Quant à ceux qui sont sans activité, la différence se situe au niveau de l’appartenance sexuelle : les garçons me paraissent pratiquer le kabyle plus que les filles, mais là il faut préciser que celles-ci du fait qu’elles restent à la maison, elles n’ont ni le choix ni l’occasion puisque la pratique exclusive de l’arabe est la règle.

V- Conclusion ?

La reproduction intrafamiliale de l’arabe au sein des six familles, pourrait connaître des fluctuations selon l’évolution globale du marché linguistique kabyle et algérien, en général. Tout dépendra donc des fonctions sociales dans l’environnement social des ces enfants et arrières petits-enfants : plus la nécessité de pratiquer le kabyle se fera ressentir, plus cette reproduction se verra concurrencée par le kabyle et ce particulièrement dans les foyer de mamans kabylopho-

Pratiques et représentations de langues au sein de familles arabophones...

nes. Et le comportement des enfants pratiquant le kabyle ressemble plus à un pragmatisme linguistique qu'à une adoption entamant un processus d'intégration kablysant et auquel d'ailleurs même les parents semblent adhérer de plus en plus. Cela diffère selon qu'on est en banlieue de la ville de Tizi-Ouzou ou dans une petite agglomération urbaine : la pratique du kabyle par les enfants est plus forte en agglomération qu'en banlieue Tizi-Ouzouenne car l'appropriation du kabyle paraît être plus nécessaire là-bas qu'ici.

La taille de mon corpus et la fluctuation des données de la réalité sociale, politique et économique dans lesquelles évoluent les six familles, ne permettent pas de tirer une conclusion, sinon de confirmer une fois de plus ce qu'on a observé ailleurs (Barron-Hauwaert S., 2004 ; Deprez C., 1994 ; Hoffmann B. et Ytsma, 2003 ; Leconte F., 1997 ; Yamamoto M., 2001) : « Si la transmission des langues au sein de la famille dépend de choix personnels, on sait combien ces choix sont influencés non seulement par l'histoire des individus mais aussi par le statut social des langues en question. » (Christine Hélot, 2007 : 31).

Bibliographie :

- Akinci M. A., De Ruiter, J. J. et Sanagustin F., 2004, *Le plurilinguisme à Lyon. Le statut des langues à la maison et à l'école*, L'Harmattan, Paris.
- Barron-Hauwaert S., 2004, *Language strategies for bilingual families*, Multilingual matters, Clevedon.
- Billizier J. et Merabeti N., 1990, « Communication familiale entre pairs, variations du comportement langagier d'adolescents bilingues dans les rapports journaliers », dans *Plurilinguisme* N°1.
- Camilleri C., 1997, « Identité et gestion de la disparité culturelle : essai d'une typologie », dans *Stratégie identitaires*, P.U.F.
- Calvet L. J., 1994, *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, éd. Payot, Paris, France.
- Calvet L. J., 2002, *La langue est-elle une invention des linguistes ?* éd. Payot, Paris, France.
- Deprez C., 1994, *Les enfants bilingues : langues et familles*, Didier, Paris.

- Hélot Christine, 2007, *Du bilinguisme en famille au plurilinguisme à l'école*, éd. L'Harmattan, Paris, France.
- Hoffmann B. et Ytsma J., 2003 (éds), *Trilingualism in family, School and community*, Multilingual matters, Clevedon.
- Houwer de A., 1994, *The acquisition of two languages from birth : a case study*, Cambridge university press, Cambridge
- Houwer de A., 2006, "Le développement harmonieux ou non harmonieux du bilinguisme de l'enfant au sein de la famille", dans *Langage et société* n° 116, pp. 29-50.
- Kahlouche R., 1999, « La vitalité du berbère en Kabylie. Aperçu socio-historique », dans *Langues du Maghreb et Sud méditerranéen, Cahiers de sociolinguistique* n°4, s/d F. Manzano, P.U.R., pp. 37-45.
- Lafont R., 1978, « Praxématique et sociolinguistique », dans *Lengas* n° 3, Montpellier, 77-85.
- Lafont R., 1980, « Stéréotypes dans l'enquêtes sociolinguistique », dans *Lengas* n° 7, Montpellier, 71-77.
- Leconte F. 1997, *La famille et les langues*, L'Harmattan, Paris.
- Tabouret-Keller A., « La famille et le bilinguisme » dans *Education et pédagogie*, La famille et le bilinguisme, CIEP, Paris, 15-20.
- Sini C., 2007, *Contribution à l'analyse des raisons du choix d'une graphie pour écrire le kabyle*, Doctorat en sciences du langage, université de Rouen (volume 1).
- Yamamoto M., 2001, *Language use in interlingual families : a japanese-english sociolinguistic study*, multilingual Matters, Clevedon.